

Quelques films marquants des cinq dernières années

Numéro 124, automne 2005

Les territoires du cinéma documentaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Quelques films marquants des cinq dernières années]. *24 images*, (124), 33–34.

QUELQUES FILMS MARQUANTS

DES CINQ DERNIÈRES ANNÉES

par Robert Daudelin, Gilles Marsolais et André Pâquet

Vacances prolongées

DE JOHAN VAN DER KEUKEN (2000)

Comme les jazzmen (et non les moindres : John Coltrane, Zoot Sims, Pepper Adams, Joe Henderson) qui, littéralement, font de la musique jusqu'à leur dernier souffle, Johan van der Keuken aura choisi d'utiliser l'ultime sursis que lui proposait la maladie pour nous donner un film de plus, un des plus beaux de sa filmographie.

Exercice thérapeutique sans doute, mais surtout dernière virée sur cette planète que le cinéaste aimait tant et qu'il a si bien filmée, *Vacances prolongées* ne se présente pas pour autant comme un testament – au mieux, c'est la dernière expérience sur le terrain que peut s'offrir, et nous offrir, le cinéaste.

Comme l'explique le prologue du film, van der Keuken, à la suggestion de Noshka, sa compagne de trente ans de vie, décide de combattre le cancer qui se réinstalle dans son corps et repart pour un long voyage, du Bhoutan au Brésil, toujours avec cette même disponibilité face à un monde qui n'en finit pas de l'éblouir, autant que de l'inquiéter.

Ultime tentative de vaincre la maladie, le film est tout le contraire d'une plainte : c'est un hymne à la vie, d'une vie qui, vraisemblablement, s'achève. Le film est aussi tout à la fois une réflexion sur le documentaire – du moins dans la forme pratiquée par van der Keuken et selon les articulations qu'il privilégiait (privé/public, visuel/sonore, mouvement/immobilité, regard/regard) – et une expérience de mêler film (16 mm) et vidéo (numérique léger). Conscient que son corps n'a plus en réserve l'énergie nécessaire pour porter l'Aaton à l'épaule et voyager avec du matériel lourd, le cinéaste choisit d'alterner image cinéma et image vidéo : la petite caméra l'accompagnera en voyage et il retrouvera l'Aaton 16 mm chaque fois qu'il repassera par Amsterdam. Le projet est pourtant un film 35 mm destiné aux salles : le 16 mm sera tourné en prévision d'un gonflage 35 mm, la vidéo numérique aussi. Van der Keuken tourne d'abord des essais avec la petite caméra numérique, essais qu'il fait gonfler en 35 mm – sans jamais vouloir y masquer la différence entre les deux supports. Les essais étant concluants, il peut partir faire son dernier tour du monde.

Comme tous les grands films de Van der Keuken (*L'œil au-dessus du puits* et *Amsterdam Global Village*, par exemple), *Vacances prolongées* naît au filmage. Il y a bien des balises à la géographie du film, mais sa forme particulière naît essentiellement de la présence du cinéaste filmeur – la séquence du réveil du moine est, de ce point de vue, exemplaire. Van der Keuken étant lui-même à la caméra pour la très grande majorité des plans du film, c'est directement son regard qui organise la réalité du plan, son espace et sa musicalité – ou encore, pour reprendre la belle expression d'Alain Bergala¹, qui choisit « de sectionner un morceau du réel et de lui faire rendre sens contre son gré ».

Vacances prolongées, « road movie » philosophique, nous dit une dernière fois l'amour inconditionnel de van der Keuken pour notre planète et son désir, intouché par la maladie, de continuer à regarder passionnément vivre les hommes. Cette symphonie lyrique, point d'orgue d'un des projets les plus originaux du cinéma moderne, constituera les adieux du cinéaste au monde. Un nouveau film, qu'il tournait, entièrement cette fois, avec une petite caméra numérique et qu'il voulait monter sur Avid (en se jurant de forcer les possibilités de ce nouvel outil), restera en chantier : quinze minutes en ont été montées, ultime clin d'œil d'un grand cinéaste qui tire sa révérence. – R.D.

1. Dans sa préface à Johan van der Keuken, *L'œil lucide / L'œuvre photographique 1953-2000*. Paris, Éditions de l'œil, 2000.



Photos : Johan van der Keuken



Darwin's Nightmare

DE HUBERT SAUPER

Primé dans maints festivals et qualifié de meilleur documentaire européen en 2004, *Darwin's Nightmare* de Hubert Sauper conduit le spectateur à une véritable descente aux enfers, sans aucune possibilité de fuite dans l'esthétisme ni quelque détour vers la fiction rassurante. Inexorablement, chacune des séquences le place en face de la dure et terrible situation d'une ville africaine (Mwanza), sise sur la rive tanzanienne du lac Victoria, et des effets pervers de la mondialisation qui l'ont conduite au cul-de-sac où elle se trouve

aujourd'hui. Puissante illustration du principe darwinien de la loi du plus fort, ce film témoigne d'un désastre écologique et humain sans précédent. Totalement dépendante de la pêche industrielle de la perche du Nil, monstre particulièrement vorace introduit dans le lac dans les années 1960 et qui en est arrivé à détruire son écosystème, mais dont la chair blanche est très prisée par les Européens et les Japonais, cette petite ville riveraine est ainsi devenue au fil des années le miroir aux alouettes d'une population paysanne affamée qui vient y perdre son âme et sa santé. Le constat est terrifiant.

La structure étagée de ce film, qui fonctionne sur le principe de la poupée gigogne afin d'amener le spectateur au cœur même de ce quart-monde, fait ressortir l'implacable logique de la mondialisation, à laquelle est soumise la population locale qui exporte les filets de cette perche du Nil traités et emballés selon les normes de l'Union européenne pour le profit de quelques familles d'entrepreneurs, et qui en est réduite à récupérer ce qui peut l'être

des carcasses de poissons grouillantes de larves, séchées au soleil et fumées. En une séquence éloquent, qui parle d'elle-même à travers sa retenue et sa discrétion, le cinéaste réussit le tour de force de montrer en même temps ceux d'en haut, qui dictent leurs exigences de qualité de traitement et d'emballage du poisson, et ceux d'en bas qui vivent comme des chiens errants, en respirant de la colle au moyen de ces mêmes emballages. C'est là du grand cinéma!

Et, comme si le tableau n'était pas suffisant, un journaliste local révèle, ce qui est aussitôt confirmé par un pilote russe, que les vieux avions Iliouchine qui assurent le transport de ces filets de perche en quantité phénoménale vers l'Europe servent aussi, en sens inverse, au trafic d'armes pour alimenter les conflits en Afrique... Que voilà un documentaire d'enquête drôlement bien ficelé, courageux, dont le tournage s'est étalé sur trois années, et qui constitue un modèle du genre tout en allant au cœur du problème de la mondialisation et de l'Afrique, intimement liées. — G.M.

Mémoire d'un saccage

DE FERNANDO SOLANAS

Je ne plie pas le genou devant rien ni personne : j'ai de l'arthrose.

— Fernando Solanas

Durant les vingt-cinq dernières années, l'Argentine a subi l'un des effondrements économiques et sociaux les plus brutaux qu'un pays ait pu connaître en temps de paix. Ce pays très riche a vécu de plein fouet l'ensemble des traumatismes qu'engendre, dans le monde, l'ultralibéralisme incarné par la classe politique actuelle dans presque tous nos pays. Spoliation des biens de l'État ou de la société, diminution du patrimoine social (privatisation de la santé, par exemple!) corruption politique, financière, fraude électorale massive, etc.

Incarné par des hommes comme Carlos Menem, cette politique de la terre brûlée a abouti là-bas à ce que Solanas appelle « un véritable génocide social », un cataclysme inouï fait de famine, de maladies et de vies humaines sacrifiées.

Mémoire d'un saccage dénoue ici un à un les mécanismes qui ont conduit au « crash » argentin de décembre 2001. Il nous démontre que les chemins de la misère sont encore plus inacceptables lorsqu'ils sont prévisibles, et qu'ils peuvent se produire même en terre d'abondance. Mais surtout Solanas remonte la trajectoire tragique d'un pays qui a accepté toutes les règles et les diktats d'un libéralisme effréné.

Pendant la projection on se prend à penser qu'une telle tragédie pourrait tout aussi bien se dérouler ici même au Québec où la volonté d'implanter ces mêmes politiques ultralibérales est en train de détériorer des acquis sociaux bâtis depuis une quarantaine d'années. On a alors encore plus envie de crier : « Libérez-nous des libéraux! »

Dans ce film Solanas retrace de façon systématique les faits et gestes d'un gouvernement qui a finalement provoqué la colère de la classe moyenne et des plus démunis, ceux-là mêmes qui par mil-



liers sont descendus dans la rue ce 20 décembre 2001 pour dire qu'ils en avaient assez!

Depuis ce jour le cinéaste, infatigable, n'a eu de cesse de filmer caméra à l'épaule ou avec sa mini-DV ceux qui, dans cette catastrophe, ont perdu tous leurs droits : les femmes, les retraités, les chômeurs, toute une population dont on a volé les économies et les acquis sociaux pour abandonner un pays entier à la dérive. **Mémoire d'un saccage** démontre, en en démontant les mécanismes, comment les pratiques du libéralisme et la mondialisation finissent, tôt au tard, par conduire à un génocide social.

Solanas nous rappelle aussi l'histoire des dictatures successives qui ont miné ce pays : l'abîme entre les promesses électorales et la misère engendrée par l'abomination de ces régimes qui ont ruiné l'Argentine sous la houlette de Washington et du FMI. Les luttes de ces dernières années, nous dit-il, ont fait plus de morts que la répression de la dictature militaire!

Le cinéaste vient tout juste de terminer le deuxième volet de ce triptyque, sorte de *canto* d'une *Argentina latentes*¹. Présenté cette année à Venise, ce *chant* est le récit et le témoignage d'une utopie concrète ayant marqué des personnes restées anonymes et qui ont consacré leur vie à la lutte pour changer cette misère, dans leur quartier, leur travail et dans la vie de tous les jours. — A.P.

1. Le titre exact en est : « *La dignidad de los nadie armados* ».